

Morel (Dominique)
Fruits obscènes et dentés

Publié :

« Œuvres piquantes » [Dominique Morel], *Spirale*, 131, mars 1994, p. 16.

Œuvres piquantes

On juge souvent les œuvres à partir d'une image photographique, leur présence matérielle devenue muette. L'industrie culturelle a imposé cette dématérialisation de l'art qui n'est plus qu'une image, que l'on regarde comme une illustration dans un catalogue, dans une revue.

Bientôt l'œuvre photographiée n'est plus que l'ensemble des associations (y compris celles imposées par la culture visuelle et les débats de l'heure) qu'elle suscite. Cette œuvre désespère de trouver un spectateur qui, par sa sensibilité et son imagination se mettra à la hauteur de ce qu'elle propose matériellement. Elle semble plutôt espérer un spectateur éclairé qui rehaussera l'œuvre à la hauteur des discours vedettes du moment. Attention! ce n'est pas si simple. D'abord les discours théoriques n'ont pas le pouvoir de légitimation qu'on leur prête en artⁱ, ensuite il n'y a rien de tel qu'une orthodoxie culturelle unique et toute puissante. Aujourd'hui ce ne sont pas les universitaires qui voient en toute chose des allégories de leur discours et qui font des abus d'interprétation, il faut plutôt s'interroger sur la prolifération actuelle des idéologies de combat. Quiconque à un particularisme à défendre peut raconter une lutte millénaire contre une oppression profondément enracinée dans notre langage, dans notre façon de penser, dans nos attitudes. C'est le refus – légitime – de laisser quiconque réduire le tout à la partie, de laisser quiconque réduire la personne humaine à son sexe, sa couleur de peau, son handicap, etc. C'est la lutte contre tous les relais culturels, psychologiques et politiques, de la réduction de la personne – lutte d'autant plus ardue que l'enracinement de l'oppression est profond, enracinement d'autant plus profond qu'il est invisible. C'est ici que ça se complique.

C'est ainsi que l'art, comme sphère esthétique autonome coupée des intérêts particuliers des individus, serait en fait le lieu de l'oppression la plus pernicieuse. « Depuis la plus haute antiquité, l'art de l'Occident n'est qu'une parade de figures sexuellesⁱⁱ » Chaque fois qu'une œuvre montre une particularité, on soupçonne que c'est dans l'intention de réduire la personne à cette particularité. Si un tableau représente une femme de race noire avec des bananes, on accuse l'artiste de suggérer que ces femmes ne font que ramasser des bananes. Si un tableau représente une femme nue, on soupçonne que l'artiste a pour préjugé inconscient que la femme n'est qu'un objet sexuel.

Les fruits obscènes et dentés de Morel

C'est ainsi que **Fruit et noyau no.12** (plâtre, caoutchouc, bois), de Dominique Morel, a pu paraître à certains à la fois agressifs et lubriques. Il ne l'est pas

davantage qu'une châtaigne que l'on regarderait de près. En fait l'œuvre fait ressortir une sensualité menaçante du fruit. [« Fruit et noyau », nos 1 à 12, 1991-1993, de Dominique Morel, Galerie Trois Points, du 27 octobre au 20 novembre 1993.]

Quand l'artiste ne représente pas une femme nue, mais des fruits, on s'ingénie à y voir encore une dénudation insupportable, une représentation du sexe. La démonstration est trop belle, il serait été dommage de ne pas la répéter. De plus, la paranoïa gynécocentrée ne tardera pas à reconnaître dans les divers aspects de l'imagination végétale (les granules sanguinolents de la grenade, les piquants hirsutes de la châtaigne, les chairs de la mangue coupéeⁱⁱⁱ, etc.) le musée des horreurs de la psyché masculine où figure en position de choix le « vagina dentata ».

Sans douter un instant si l'équation fruit=sexe mérite d'être posée, on entreprend sa résolution alors qu'on en connaît d'avance l'inconnu : l'homme malveillant et anxieux. L'interprète ne se demande pas qui dans ce cas ci réduit la femme au sexe, puisqu'il prend pour acquis que tous les hommes ont une vision réductrice des femmes. Pourtant il paraît clair que dans le cas de la série **Fruit et noyau** (nos 1 à 12, 1991-1993), on ne saurait y déceler un cas d'objectivation (réduire à l'objet partiel) des personnes, sans effectuer au préalable une personnification des objets. **Fruit et noyau** ne saurait être associé à une réduction où la femme n'est plus qu'une coquille de gestation, n'est plus que projection des terreurs masculines – qu'à un certain nombre de conditions : 1- qu'on consente d'abord à personnifier l'objet (le fruit, la sculpture, la photographie de la sculpture?), ce qui requiert justement de projeter sur celui-ci les hantises (la crainte de la castration de l'homme ou la crainte de réduction de la femme?) dont on le rendra responsable par après, 2- qu'on le personnifie spécifiquement comme représentation de la femme. En effet, pourquoi pas une personnification de l'homme : le noyau, le fruit, les deux ensemble : la graine?

Cette censure est un jeu de miroirs, où l'on ne sait plus quand l'obsession de redresser les torts perpétue les stéréotypes oubliés. Ce qui est certainement difficile à admettre : on admettrait plus volontiers que l'Inquisition était une œuvre du diable. Aujourd'hui comme hier c'est un chantage où l'on utilise le honteux et l'abject comme arme politique. Car, sans considération de ce qu'elle frappe, ce qui compte c'est la censure elle-même. Elle prouve que nous avons été vigilants, ce qui nous rassure. Sans se rendre compte à quel point cette vigilance mal éclairée joue contre nous-même. C'est ainsi que la peur de présenter une image trop piquante entraîne la censure d'une artiste qui a le mérite de travailler au cœur de ces questions sans produire d'identifications simplistes^{iv}. dont l'exploration du corps organique et instinctuel ne consiste pas à répéter des stéréotypes^v.

La censure nous rassure comme quoi on a été vigilant, elle nous flatte aussi : nous avons le capital symbolique adéquat pour reconnaître l'infâme et l'arrêter aussitôt qu'il essaie de montrer le bout du nez. Ainsi de nombreux intellectuels frileux conçoivent leur capital culturel comme une capacité d'interpréter le monde qui nous entoure comme nuls autres, qui sont ravis de l'occasion qui leur est donnée de

dénoncer l'infâme qu'ils ont été capables de reconnaître. Mais bien des gens se demandent : où est l'infâme? Les censeurs peuvent dénoncer des choses mais ont-ils quelque chose à dire, ont-ils autre chose à défendre que leur peur du piquant et des remous qui pourraient déranger leur inertie institutionnelle?

Ces questions sont inutiles car les défenseurs ont tôt fait de se substituer à leur cause. Bientôt ce n'est plus la cause qui aurait été persécutée pendant des siècles, ce sont ses défenseurs. Ainsi, par exemple, **Fruit et noyau** ne serait plus une insulte à la femme, ce serait une représentation dégradante du féminisme, parce que trop défensive, sinon agressive. Autant les défenseurs d'une cause se croient personnellement attaqués, autant ils refusent d'admettre qu'ils ont eux-mêmes une attitude combative. Les pro-cesti ou les pro-cela n'admettent jamais qu'ils sont engagés dans une lutte d'intérêts, dans un rapport de force, ils ne parlent que de respect, de droit, de « correctitude ». En effet, la dénégation du combat s'impose dans un contexte postmoderne où il faut renoncer à tout espoir de réconciliation universelle. Où tout combat devient une lutte d'intérêts contre d'autres intérêts, où l'on obtient des gains non pas de faire triompher la vérité ou la justice, mais en bloquant les revendications qui ne servent pas notre cause, en diminuant les acquis des autres groupes d'intérêt.

Croyez le ou non, **Fruit et noyau** serait elle aussi une machine de guerre, une mine sur le terrain de l'art. Mais c'est une œuvre qui manifeste la grande santé de se hérissier contre tout, qui suggère que tout est hérissé contre tout, y compris le noyau contre le fruit. Pour appuyer l'ironie et l'absurdité de tout cela. Mais certaines gens voient le piquant de l'ironie et non pas l'ironie. Est-ce que l'image photographique des piquants et plus piquante que les piquants eux-mêmes? Rappelons qu'il y a une différence entre une *illustration* et une œuvre. Si l'on veut utiliser une œuvre comme illustration (de nos théories, de nos revendications, – ou tout simplement comme photographie) il faut faire attention aux effets de réduction où l'on ne regarde que le matériau iconographique de l'œuvre, où l'on ne regarde que les effets allégoriques de celle-ci. Or c'est justement ce qu'on demande à une œuvre de dépasser. L'œuvre doit être davantage que ces clins d'œil aux débats de l'heure par lesquels elle paraît actuelle. On refuse la réduction des personnes ? Il faut aussi refuser la réduction des œuvres.

L'œuvre classique se devait de nous rendre un idéal sensible, de nous hisser à hauteur d'une vérité. L'œuvre d'aujourd'hui soulève des questions plus qu'elle n'y répond, elle nous fait voir l'ampleur d'un malentendu, nous fait sentir l'enracinement profond d'une erreur dans nos mentalités, – sans nous promettre que ces mentalités seront châtiées.

L'œuvre **Fruit et noyau** est-elle botaniquement correcte? Le politiquement correcte est une censure qui s'exerce lorsqu'on croit qu'une image est de nature à offenser ou à rappeler les stéréotypes par lesquels on offensait ou humiliait un groupe sexuel, ethnique, culturel, politique, etc. Aujourd'hui les idéologies sont multiples et exacerbées. Quoi que l'on fasse, on bafoue quelqu'un dans son droit de vivre, son droit à la différence, son droit au territoire, etc.

L'œuvre d'art rejoint tous les registres, aborde toutes les questions (pornographie, féminisme, racisme, etc.); ce qu'elle ne manque pas de faire en invoquant des stéréotypes : pour les désigner comme tels, pour les outrer, pour les détourner. En ce sens l'œuvre n'est pas une recherche intellectuelle où l'on entreprend de traiter certaines questions en mettant en place les conditions dans lesquels il sera dorénavant possible et souhaitable d'en parler. Une œuvre d'art n'est pas une illustration didactique qui indique comment il est dorénavant correcte d'illustrer certains sujets. Une œuvre comme **Fruit et noyau** annonce des germinations improbables, des excitations peu correctes, des ironies piquantes. C'est une *œuvre piquante*, selon la définition que nous pouvons nous en donner comme 1- *ce qui fait une forte impression sur le goût*; 2- *par métaphore, piquant qualifie une œuvre mordante, qui peut blesser l'amour-propre*; 3- *et par extension, sans connotation négative, ce qui suscite l'attention, qui est excitant.*^{vi}

ⁱ. Voir à ce sujet : « L'art rongé par le discours », *Spirale*, 112, février 1992, p.12-13.

ⁱⁱ. Camille Paglia, *Sexual Personae, Art and Decadence from Nefertiti to Emily Dickinson*, Random House, New York, 1991, p. 39.

ⁱⁱⁱ. Voir parmi les œuvres récentes de Cindy Sherman sa reine de la nuit masquée de cuir, qui expose à la place du sexe un fruit tropical dont la coupe rappellerait la castration. Cf. Jan Augikos, « Cindy Sherman : Burning Down the House » *Artforum*, January 1993, p. 76.

^{iv}. Voir Pascale Beaudet, « Fruits de l'art », *Spirale*, novembre 1991, p. 6.

^v. Voir Christine Ross, « Femmes-Forces. Les enjeux du Musée du Québec », *Vanguard*, February March, 1988.

^{vi}. Consulter à ce propos le *Dictionnaire historique de la langue française* (Alain Rey dir.), Dictionnaires Le Robert, 1992, II, p. 1527.